

LA FLEUR DU ROCHER

Il y avait une fois un soldat qui s'appelait Jean Cate; il était en garnison au fort de la Corbière, et, quand il n'était pas de service, il descendait le long de la falaise et allait pêcher sur les rochers qui sont au pied du fort.

Un jour qu'il pêchait à la perche sans prendre grand'chose, il eut envie de visiter la Houle de la Corbière, dont il entendait souvent parler.

— On prétend, disait-il, que des fées l'habitent; je serais curieux de voir leur demeure.

Il alla du côté de la Houle; mais, comme il descendait les rochers qui forment les côtés de la tranchée au fond de laquelle est la grotte, le pied lui manqua, et il tomba d'une grande hauteur sur de gros cailloux. Dans sa chute, il s'était meurtri tout un côté, et il resta dans le fond de la tranchée, ne pouvant plus remuer et sans connaissance. Quand il rouvrit les yeux, il vit auprès de lui une jeune femme qui lui dit :

— Eh bien! mon pauvre Jean Cate, ta curiosité t'a coûté cher.

— Ah! ma bonne Vierge, répondit le soldat, est-ce vous qui êtes venue à mon aide?

— Je ne suis pas la bonne Vierge, dit la jeune femme, mais une personne qui veut te porter secours.

— Je suis un homme mort, répondit Jean Cate : je suis meurtri des pieds à la tête.

— Si tu veux me promettre de ne parler à âme qui vive de ce que je vais te faire, je te guérirai.

— Oui, je le jure sur ma vie.

La jeune femme prit dans sa poche une bouteille, et avec l'onguent qu'elle contenait, elle se mit à froter Jean Cate sur tous les endroits où il avait eu mal. Quand elle eut fini, il se trouva guéri, et aussi dispos qu'avant sa chute :

— Maintenant, lui dit-elle, que la curiosité ne te ramène plus où tu n'as que faire.

Jean Cate pensait bien que la dame était une des fées de la Houle ; il lui dit :

— Comment pourrai-je vous montrer ma reconnaissance ? vous m'avez sauvé la vie.

— Je ne te demande rien, mon ami, rien que le silence sur ce que tu as vu.

— Pourrai-je au moins vous revoir quelquefois ? Dites-moi quel est votre nom.

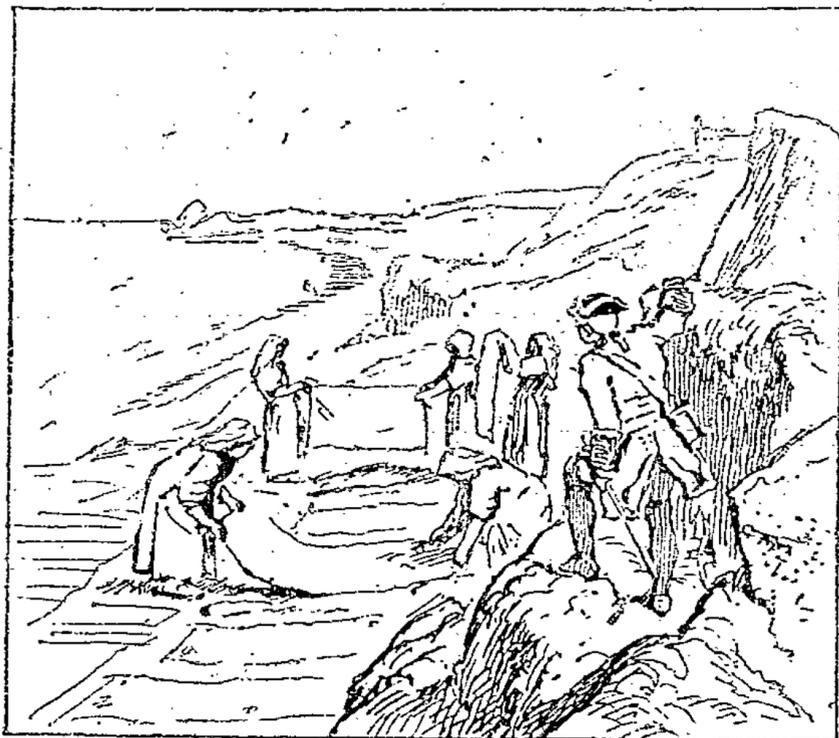
— Tu le sauras plus tard et tu me reverras ; mais si tu te vantes de ce que tu as vu, tu mourras.

*
* *

Jean Cate retourna au fort ; il ne parla point à ses camarades de son aventure ; mais il pensait toujours à la jolie dame qui l'avait guéri, et tous les jours, en faisant son service sur les parapets du fort, il regardait du côté de la mer s'il ne l'apercevrait point. Il ne la revit pas, mais souvent il voyait des bonnes femmes, vieilles

comme les chemins et blanches comme la neige, qui étendaient du linge sur les gazons de la falaise.

Une semaine après, un jour qu'il n'était pas de service, il aperçut la dame, et il se hâta de sortir du fort, emportant une perche comme



s'il voulait aller pêcher. Il arriva auprès de la Houle, où il vit une table dressée, couverte d'une jolie nappe blanche, sur laquelle étaient des gâteaux, des fruits, du vin et deux verres. Jean Cate s'avança, bien content; la dame s'assit sur une chaise, et invita le soldat à s'asseoir à côté d'elle sur une seconde chaise.

— Eh bien, Jean Cate, es-tu bien guéri ?

— Ah ! oui, Madame, répondit-il.

— Je ne veux pas que tu m'appelles Madame.

— Aimez-vous mieux que je vous appelle Mademoiselle ?

— Oui : c'est ainsi qu'on me nomme.

— Est-ce votre vrai nom ?

— Oui, car je suis demoiselle ; mais mon vrai nom est la Fleur du Rocher.

— Celui qui vous l'a donné n'a pas eu une mauvaise idée, répondit le soldat.

Tout en mangeant, il lui faisait les yeux doux, et comme la jeune fille semblait y prendre plaisir, il lui dit que, si elle le voulait, il



désirait l'épouser ; mais il avait bien envie de savoir si elle était une femme comme une autre, ou bien une fée.

— On parle beaucoup, dit-il, des fées qui demeurent dans la Houle ; ne seriez-vous pas une d'elles ?

— Des fées ! répondit-elle, est-ce qu'on croit aux fées dans ton pays ? Apprends que je suis fille d'un seigneur, et même d'un grand seigneur ; si tu veux venir avec moi au château de mes parents, tu y seras bien reçu.

Jean Cate était bien content, et il se disait :

— Si je ne rentre pas au fort, je passerai pour déserteur ; mais je veux voir tout de même : si je ne me plais pas avec elle, je m'en reviendrai. Ma foi, je me risque. Mais, dit-il tout haut en regardant

la Houle, comment ferai-je pour vous suivre ? il fait noir dans la grotte comme dans un cachot.

— Est-ce que je ne t'ai pas passé sur les yeux du baume qui t'a éclairci la vue comme à moi ? répondit la Fleur du Rocher.



Quand ils eurent fini de manger, une vieille femme toute couverte de goëmon vint desservir la table. Jean Cate et la demoiselle entrèrent dans la Houle, et, dès qu'il y fut, il voyait clair comme en plein jour ; plus ils avançaient, plus la grotte devenait large ;

il voyait des champs et des chemins bordés de maisons, et, avant d'arriver au château, il passa devant plus de dix villages.

Jean Cate lui disait :

— Où me menez-vous, la Fleur du Rocher ?

— A mon château, mon bon ami.

Ils arrivèrent à une grande avenue, où il y avait des arbres de toute espèce, et le soldat se disait :

— Il paraît tout de même que c'est un beau château.

Au bout de l'avenue, il vit un étang et des douves qui faisaient le tour des murailles, et à la porte se tenaient deux gardiens qui semblaient avoir plus de mille ans.

Ils entrèrent dans le château, et le père et la mère de la demoiselle le reçurent comme leur fils ; mais ils étaient si vilains qu'il avait peur d'eux ; ils paraissaient âgés et avaient la peau comme de vieux crapauds ; mais c'était pour faire peur à Jean Cate.

— Est-ce là, dit-il, votre père et votre mère ?

— Oui, répondit en riant la demoiselle ; est-ce que tu ne les trouves pas jolis ?

Ils entrèrent dans un autre appartement, et, dès qu'ils y furent, le seigneur et sa femme eurent la peau aussi fine que celle de leur fille, si bien que le soldat ne les reconnaissait pas.

Ils étaient riches comme des Crésus ; mais ils consentirent tout de même au mariage, et ils firent une belle noce où ils invitèrent leurs parents et leurs amis.

*
**

Jean Cate était bien content d'être marié à la Fleur du Rocher ; mais il n'était pas tranquille, parce qu'il pensait qu'on l'avait porté comme déserteur, et il se disait :

— On sait bien que la Houle n'est pas loin du fort ; si on y pénètre et qu'on m'y trouve, je serai pris.

Mais il n'en parlait à personne, pas même à sa femme.

Peu de temps après, le père et la mère de la Fleur du Rocher tombèrent malades, et ils virent que leur fin était proche.

Le vieux seigneur appela Jean Cate et lui dit :

— Avant de mourir, je veux vous donner quelque chose qui vous sera d'un grand secours ; j'ai été guerrier autrefois, et je vous fais



don de mon épée. Tout ce que vous demanderez en mon nom, et tenant l'épée à la main, s'accomplira.

Il dit ensuite à sa fille :

— Voici les clefs de tous mes trésors qui vous appartiendront.

Il mourut quelques instants après, et la vieille dame dit à sa fille :

— Je vous fais présent de tous mes secrets, car je vais suivre votre père ; voici ma baguette et une petite bouteille, n'oubliez jamais de la porter avec vous, car elle guérit de toutes les blessures, et je sais que vous allez suivre l'armée. Emportez aussi la baguette, et, quand vous quitterez le château, laissez-le à la garde des vieux serviteurs.

Quand le père et la mère de Fleur du Rocher eurent été enterrés, Jean Cate lui dit :

— Si tu voulais, nous irions au grand air : on sait bien qu'il y a une Houle ici ; si les soldats m'y trouvaient, je passerais en conseil de guerre comme déserteur, et je serais fusillé.

Sa femme lui répondait :

— Ils ne viendront pas ; j'ai du bien ici plus que tu n'en peux désirer ; pourquoi veux-tu courir les aventures ?

Mais Jean Cate avait envie d'éprouver son épée, et sa femme finit par consentir à quitter la Houle ; ils laissèrent le château sous la garde des deux serviteurs si vieux, et ils dirent que si l'un venait à mourir, il faudrait le remplacer, et que, s'ils ne revenaient pas, le château serait pour eux.

Voilà Jean Cate qui part avec sa femme pour revenir à l'entrée de la Houle ; et il rejoignit son poste au fort de la Corbière. Il croyait être resté cinq ou six jours absent : mais il était parti depuis dix-huit mois, et quand il revint, on le mit en prison. Sa femme, qui était enceinte, alla demeurer dans une maison en dehors du fort, et son mari lui avait défendu de se servir de sa baguette, parce qu'il voulait auparavant montrer le pouvoir de son épée.

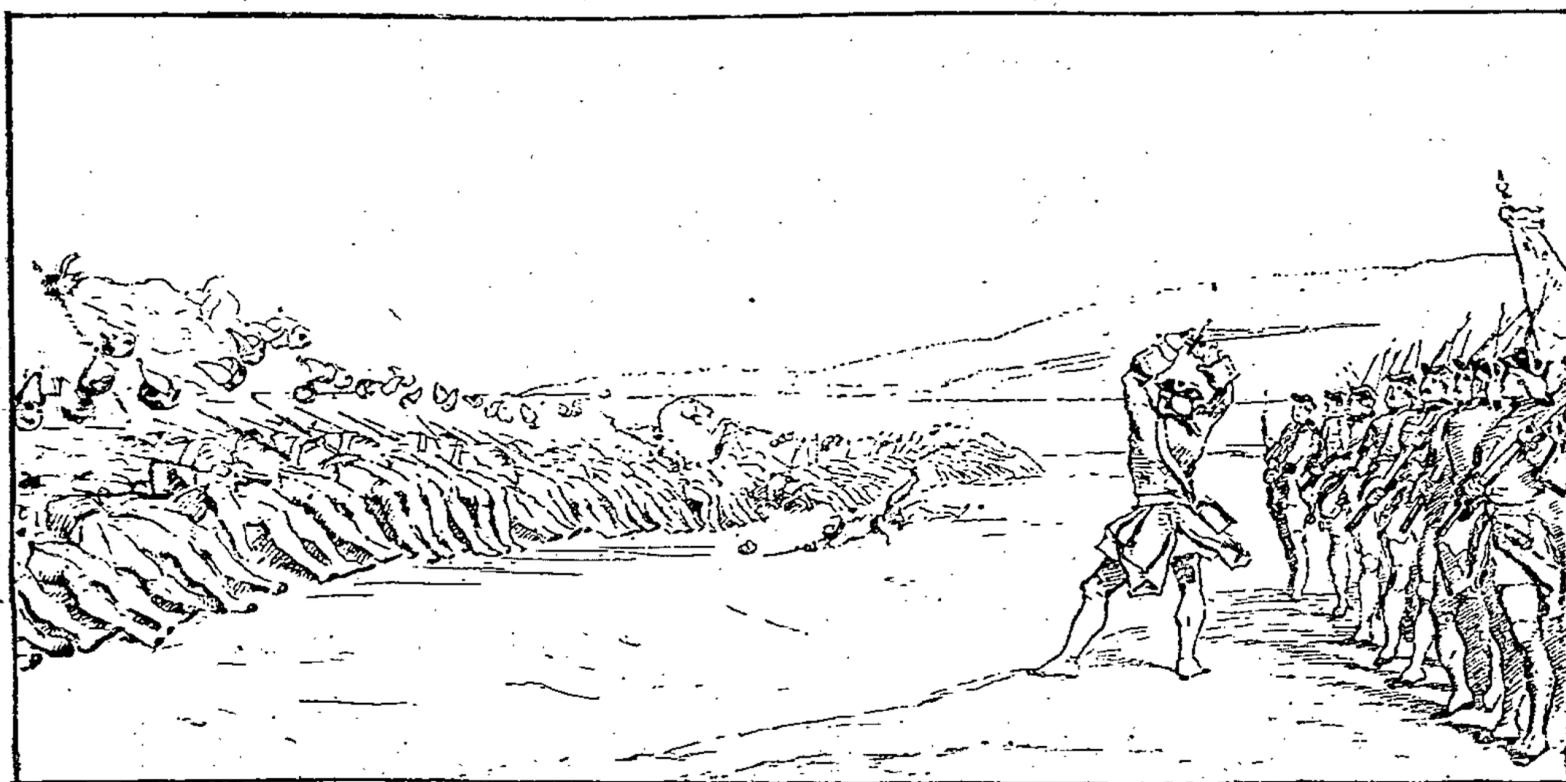
Quand son commandant l'avait vu revenir, il s'était bien aperçu qu'il n'avait plus le même sabre qu'en partant :

— Comment, lui dit-il, tu n'as plus ton sabre ?

— Non, il m'a été volé, mais celui que j'ai peut bien le remplacer.

Au moment où il allait passer en conseil de guerre, l'ennemi se présenta, et le commandant dit qu'il fallait mettre devant les autres les soldats qui étaient en prison.

Jean Cate était bien content, parce qu'il n'attendait que le moment de se servir de son épée. Il demanda au commandant la permission de marcher en tête de tous les autres ; elle lui fut accordée ; mais,



comme on voulait lui donner un sabre au lieu de son épée qui était petite, il répondit :

— Non, non, laissez-la moi, je veux l'essayer.

Il marcha devant les autres, et, quand il vit l'ennemi il dit :

— Mon épée, tranche la tête à mille ennemis du même coup.

Aussitôt mille soldats tombèrent à terre. Le commandant disait :

— Voilà un fameux coup d'épée !

Les ennemis, un peu étonnés d'abord, continuèrent à s'avancer, mais Jean Cate commanda à son épée d'abattre deux mille soldats, et il continua à jouer du sabre jusqu'à ce que l'armée ennemie eût été détruite.

Trois jours après, les assaillants revinrent encore, et Jean Cate, qui n'était plus en prison, demanda à marcher à la tête de la colonne. Il dit à son épée :

— Mon épée, qu'il ne reste plus un ennemi debout.

L'armée ennemie fut encore défaite ; Jean Cate ne fut plus traité comme déserteur, et il monta en grade. Comme son régiment devait partir, il dit à son commandant :

— Je voudrais aller voir ma femme.



— Oui, mais tu vas revenir.

— J'y consens, mais ma femme me suivra.

— Oui, je veux bien qu'elle soit cantinière.

— Non, elle viendra avec moi sans cela.

— Soit, répondit le commandant, je n'ai rien à te refuser.

Jean Cate alla voir sa femme qui avait eu un beau petit garçon. La Fleur du Rocher suivit le régiment à la guerre ; elle avait toujours avec elle sa petite bouteille, et dès qu'un soldat était blessé, elle le frottait avec un peu de baume, et il guérissait aussitôt. Partout où ils étaient, le régiment remportait la victoire, et Jean Cate monta de grade en grade, si bien qu'il était le premier en France après le roi.

*
**

Il s'était passé du temps depuis qu'ils avaient quitté la Houle de la Corbière ; le garçon de Jean Cate avait seize ans, et une fille qui était venue depuis, douze ans. La Fleur du Rocher dit à son mari :

— Je suis fatiguée, et je ne me sens pas bien, je ne veux plus suivre l'armée.

Ils se retirèrent à Brest, et Jean Cate, qui n'avait jamais dit le secret de son épée, la donna à son fils, en lui recommandant de ne jamais le révéler à personne.

La Fleur du Rocher tomba malade, et, comme elle sentait sa fin venir, elle dit à sa fille :

— Je te donne le secret que ma mère m'a confié en mourant : voici ma baguette et ma petite bouteille, voici les trois clés qui ouvrent les portes des trésors qui vous appartiennent, et qui sont dans mon château : il est caché sous terre et on y entre par la Houle de la Corbière ; conserve bien les clés, ou votre fortune serait perdue. Si tu suis ton frère à l'armée, tu pourras avec cette bouteille guérir toutes les blessures.

La Fleur du Rocher mourut, et sa fille conserva ses clés pendues au cou par un cordon ; elle resta trois ou quatre ans encore avec

son père ; mais alors il tomba malade ; il fit appeler son fils et lui dit :

— Je vais mourir ; ta sœur te suivra à l'armée et partout. Vous avez des trésors que vous ne connaissez pas, et ta sœur a les clés qui les ouvrent. Je vais vous donner une lettre signée de mon sang qui vous permettra de trouver votre route et d'aller les chercher.

Jean Cate mourut peu après, et je ne sais si ses enfants sont allés à la Corbière chercher leurs trésors ou s'ils y sont encore.

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast, âgée de 60 ans environ, femme d'Étienne Piron, pêcheur. Elle tient ce conte de Marie Chéhu, veuve Jagueu, aussi de Saint-Cast, âgée de 87 ans.

